

L. COTTIN

SORTIN

- PARTIE 1 -

LE CYCLE DU MAL

Lüna



SOEN

Le Cycle du Mal

Partie 1/6

Lucille Cottin

© Illustration Couverture : Warm_Tail de Shutterstock
© Lucille Cottin , Lûna, 2024, Tous droits réservés
ISBN : 978-2-491558-11-6

*« Tes histoires sont si passionnantes, mon ami !
Je suis comme une flaque d'eau et toi une feuille
de sopalin. Tu m'absorbes complètement ».*
Le lecteur au narrateur.

PARTIE I : L'OBSCURITÉ

I.

1.

Soen contemplait la lune, assis sur le sol de sa chambre. La plume qu'il tenait restait dans sa main, oubliée. L'encre noire avait dégouliné le long du bras du jeune homme et commençait à sécher. Il était perdu dans ses songes. Soudain, il revint à lui dans un petit sursaut de surprise, étonné de s'être laissé aller. Soen regarda sa calligraphie et constata avec soulagement qu'il ne l'avait pas tachée. C'eût été dommage de devoir tout recommencer, alors qu'il était sur le point d'achever cet ennuyeux et délicat travail.

Soen étudiait et vivait au temple de Jiink'Han, quelque part au nord d'Edo¹. Il avait la réputation d'être un excellent élève, sérieux et droit, mais aussi très réservé. On ne lui connaissait pas d'amis, et il parlait peu à ses camarades, sauf lorsque les exercices d'école l'y contraignaient. Les seules fois où il s'exprimait véritablement, c'était en cours, pour répondre aux questions des professeurs avec un air crâne. Le reste du temps, il s'ennuyait, seul dans son coin. Ses condisciples, jaloux de ses résultats, l'ignoraient volontairement et faisaient comme s'il n'existait pas. Ses enseignants ne s'intéressaient pas plus à lui, estimant que ses résultats scolaires lui suffiraient dans la vie.

La vie au temple était simple. Les élèves apprenaient les tâches ménagères, les analyses de textes religieux et quelques rudiments d'arts martiaux que tous oublièrent bien vite. Chaque journée ressemblait à la précédente : prière, cours, activités extérieures. On balayait l'allée, on plantait des légumes pour se nourrir, on bêchait, on ramassait les feuilles, on remettait des petits cailloux dans les chemins du jardin selon la saison. Le temple vivait dans une autarcie quasi totale. Les visiteurs étaient extrêmement rares, et la simple venue d'un paysan affolait les enfants.

Soen posa son pinceau délicatement et s'installa à la fenêtre. Excepté ce halo mystérieux autour de la lune, il n'y avait rien d'autre à voir que les ténèbres. Pas une étoile n'osait briller par-dessus l'épaisse forêt de Jiink'Han. Cela lui convenait très bien. Le jeune homme faisait partie de ces êtres nocturnes qui ne supportent pas le bonheur apporté par la clarté du jour. Ah, si seulement on lui proposait de vivre du coucher au lever du soleil ! Soen serait sans doute le plus heureux des hommes.

Quelque part au loin, un bruit se fit entendre. Quelques clochettes passèrent derrière les remparts de Jiink'Han. Soen ferma les yeux pour essayer de donner un corps à ce son. Malheureusement, il vivait depuis si longtemps dans cette prison qu'il ne pouvait se figurer ce qui se trouvait au-delà de l'enceinte du temple. On y avait dressé tout autour des murs de quatre mètres de haut, ce qui était plutôt inhabituel pour un site d'aussi petite envergure. Seuls les étudiants amenés à quitter Jiink'Han pouvaient percevoir une partie de ce mystère.

Soen se recula et s'allongea sur le sol, la tête tournée vers la fenêtre. Il avait arrêté depuis longtemps d'essayer de deviner quels paysages se trouvaient au-delà de Jiink'Han, quels mondes possibles pouvaient s'offrir à lui. Il ne sortirait plus jamais d'ici. Seuls les enfants riches ou ceux qui avaient achevé leur formation pouvaient s'évader, pour s'enfermer dans un autre temple, un peu plus loin.

Dans les chambres voisines, les étudiants couraient discrètement d'une pièce à l'autre. Ils chuchotaient dans tous les sens, s'échangeaient les dernières rumeurs, éclataient parfois de

1 *Edo* : Nom médiéval de Tokyo.

rire avant de s'interrompre brusquement. Le soir était leur seul instant récréatif. « Comment ces gens peuvent-ils encore trouver des choses à se dire, alors qu'ils passent toutes leurs journées, toutes leurs soirées et toutes leurs nuits ensemble, et ce depuis le début de leur existence ? » songea Soen.

Il se tourna vers le mur. « Si seulement ils pouvaient se taire ! » pensa-t-il avec colère.

À cause de ces babilllements humains, le son des clochettes avait disparu.

Soen fut réveillé par le gong de cinq heures, qui indiquait le début de la prière. Il se leva avec difficulté et passa une main sur son visage. Il avait fini par s'endormir par terre sans s'en rendre compte. Il s'en voulut. Le jeune homme étira son corps endolori et jeta un coup d'œil à son futon. Dans les faits, dormir sur le parquet ou sur un matelas épais de deux centimètres n'était guère différent. Mais Soen avait loupé le cœur de la nuit, le moment qu'il chérissait le plus parce qu'il le trouvait magique. Les autres s'assoupissaient, le temple devenait silencieux, et alors, c'était comme si Soen était le dernier être encore vivant. Le jeune homme faisait partie de ces gens pour qui dormir, c'est mourir. Il se renfrogna, passa une main rapide dans ses cheveux obscurs pour leur donner un air peigné, puis il sortit rejoindre les autres à la prière.

C'était toujours la même rengaine. Les mots débités en marmonnant, le visage incliné vers le Bouddha, à genoux sur le sol, et ce durant une heure. On vous racontait qu'il s'agissait de la première étape spirituelle de la journée, celle qui permettait d'entamer l'élévation de l'âme du novice. Mais Soen n'était pas dupe : il s'agissait d'une épreuve d'endurance. Il fallait tenir bon, avoir la posture la plus appliquée possible et ne pas laisser transparaître le moindre signe d'impatience ou de lassitude. Les aspirants se savaient si surveillés par leurs aînés qu'ils n'osaient pas s'échanger de simples coups d'œil, contrairement aux cours où ils pouvaient parler plus librement, à la condition qu'ils fussent discrets. Certains, même, se faisaient passer des petits mots en classe. Soen ne participait pas à ces échanges clandestins. Il trouvait ces attitudes pathétiques.

Le jeune homme marmonna ses prières sous l'œil avisé du moine principal. Il comptait les minutes dans sa tête, impatient que cette séance de torture cesse. Il avait hâte d'entrer en classe. Là, au moins, il cesserait un peu de s'ennuyer.

Au bout d'une heure interminable, le gong de la délivrance sonna.

Les aspirants se relevèrent en essayant de dissimuler leur hâte et l'endolorissement de leurs muscles. Ils se mirent en rang et se dispersèrent vers leurs salles de cours respectives. Soen se dirigea sans hésiter vers la pièce du fond. L'enseignement qu'on y dispensait était réservé aux meilleurs élèves et se consacrait à l'étude des textes sacrés. Soen s'assit face au maître, Jiro, pour avoir le simple plaisir de tourner le dos à tout le monde. Il ne voulait pas être assimilé au reste. Le professeur le salua personnellement, salua ensuite le groupe et commença son enseignement. L'autorité naturelle que dégageait Soen, son aisance intellectuelle, intimidait son enseignant, encore jeune. Il aurait bien voulu être capable de discuter avec lui, pour rompre sa gêne. Parfois, il souhaitait le voir partir, pour que Soen ne perturbe plus son quotidien. Cependant, il savait qu'il n'en serait pas débarrassé pour autant : Soen était destiné — il en était convaincu — à un grand avenir. On parlerait de lui durant longtemps.

Le sujet du jour portait sur l'étude d'un texte d'Ânanda, le cousin et assistant personnel de Bouddha. Le but de cette séance était de lister les enseignements, explicites et implicites, de ce récit. Jiro avait pris l'habitude d'initier la leçon par une brève lecture, suivie d'une série de questions destinée à éclairer ses étudiants. Mais le cours ne pouvait jamais se dérouler normalement. Soen finissait toujours par trouver un détail dans le texte, une formulation différente, qui faisait passer le professeur et ses camarades pour des ânes et lui pour un génie. Agaçant. Malheureusement, on n'y pouvait rien. Il fallait le supporter.

Par chance pour Jiro, Soen n'intervint pas de toute la séance, lui préférant la contemplation de la fenêtre. Lorsque le cours s'acheva, le professeur vit ses élèves quitter sa salle pour laisser la place à de plus jeunes disciples. Son attention se porta sur Soen. Que pouvait-on faire de lui ? Il était évident que ce jeune homme n'était pas à sa place à Jiink'Han. Peut-être serait-il plus heureux ailleurs, dans un nouvel environnement ? Pourquoi ne l'envoyait-on pas dans un temple plus important ? Il ne comprenait pas cette politique de Jiink'Han, qui consistait à recommander ses élèves médiocres à de grands temples, et à garder le meilleur de ses étudiants ici. Envisageaient-ils de demander à Soen de reprendre le temple ? C'était absurde. Son enseignement ne le dirigeait absolument pas vers cette voie. De plus, il méritait probablement mieux qu'un temple mineur comme Jiink'Han.

La journée passa mollement jusqu'au repas du soir. Confinés dans une salle au plafond bas, les étudiants riaient bruyamment, enfin libérés de leurs obligations bouddhiques. Les effluves de nourriture voletaient à travers la pièce, tournoyaient à ses angles afin d'éviter tout contact avec les murs de bois fin et remplissaient l'atmosphère de lourdes odeurs écœurantes. Ces effluves ressemblaient parfois à de gros papillons désarticulés. Les mets se composaient essentiellement de riz blanc, que les étudiants aspergeaient de thé fadasse pour le parfumer.

Soen s'était fondu dans un coin. Il était assis sur le sol, son bol à moitié rempli posé devant lui. De temps en temps, il picorait dedans avec ses baguettes, comme par automatisme. Il observait. Il observait, et il jugeait. Qu'ils avaient l'air grotesques, tous ces autres ! Ils n'avaient rien de spirituel. Ils semblaient gauches, patauds, maladroits, lourds, pesants. Leur place n'était nullement dans un temple ! Bah. Ce n'était, après tout, que des êtres humains. Insignifiants et inintéressants. Des pachydermes en devenir. Les choses de l'esprit auraient dû être réservées à des créatures légères et délicates, immatérielles.

Les cours étaient d'ailleurs aussi des farces grotesques. Ça, de la spiritualité ! Ce n'était que des interprétations de textes anciens à deux balles ! N'importe qui était capable de donner son avis sur une citation sortie de son contexte. Il n'était pas nécessaire de s'enfermer dans un temple pour ça.

Soen ruminait, terré dans son coin. Enfermez un être dans un lieu, vous confinez son esprit ! Sous la lumière tamisée, les yeux bruns du jeune homme paraissaient noirs et perçants. Il paraît qu'ils étaient verts, autrefois. Mais allez savoir ce qu'il peut se passer dans ce monde ! Ce soir-là, Soen ressemblait à un démon tapi dans l'obscurité, une menace froide habilement maintenue à distance. Ce soir-là, si les autres avaient su tourner la tête vers lui, sans doute auraient-ils pu saisir sa vraie nature. Mais, nous l'avons dit : ils préféraient agir comme si Soen n'existait pas, et n'avait aucun impact sur leur vie.

Que voulez-vous ? L'erreur est humaine, et cette histoire est pleine d'humains.

2.

Le vieux Kako flânait le long d'un sentier du mont Tateshina, tandis que trottait derrière lui un domestique qu'il avait loué à Chino. Il n'était pas revenu dans la préfecture de Nagano depuis plusieurs années. Pourtant, elle était située pratiquement au cœur du Japon, un lieu de passage très fréquenté puisqu'il menait à Edo, au palais de l'Empereur et au mont Fuji-Yama. Mais le vieillard avait été appelé pour d'autres affaires, en d'autres lieux. D'ailleurs, il n'était guère enthousiasmé par ce voyage. Mais les ordres étaient les ordres, et, en tant que *Sōhei* du temps, il était tenu de les respecter.

Pour le lecteur peu familier de cet univers, le narrateur, dans sa grande mansuétude, accepte de marquer une pause narrative pour lui délivrer quelques explications. Le lecteur

est prié de rester sagement assis durant ce temps, et de cesser de sucer son pouce, parce que franchement, ça fait sale.

Il existait dans ces temps-là plusieurs royaumes, constitués d'archipels de tailles différentes. Le plus puissant d'entre eux — le centre du monde, pour ainsi dire — était l'archipel de Dionysos. Sa capitale était la grande ville de Rome. Les autres territoires s'éclataient sous le règne de différents rois et reines. On notera l'existence des plaines de Déméter, connues pour la fertile région du Nil, la Gaule et sa frivole Lutèce, ou encore les Contrées asiatiques, où se situe la présente histoire.

Les Contrées asiatiques étaient constituées de trois royaumes : les Indes, la Chine et le Japon. Les Indes n'étaient qu'un vaste territoire barbare, doté de deux ou trois villes seulement. La Chine et le Japon se faisaient concurrence, mais la première était indubitablement plus puissante. Le Japon demeurait dans son ombre, comme une terre féodale.

Posséder une riche ville et imposer sa puissance n'était pas chose aisée. Le monde était encore très rural, exception faite de Dionysos et des contrées alentour, qui filaient à toute vitesse vers la modernité. Mais chacun sait que les capitales essaient d'être en avance sur tous ! C'est d'ailleurs comme cela qu'on les reconnaît : au bruit qu'elles font lorsqu'elles s'écrasent contre le mur.

Le Japon était politiquement dirigé par un empereur. Il employait également de grands gardiens spirituels nommés *Sōhei*. Chaque état du monde avait ses guides propres, avec des noms différents. Les *Sōhei* étaient au nombre de cinq, et devaient patrouiller dans l'ensemble des Contrées Asiatiques pour veiller à leur équilibre spirituel. Cependant, vu que la *Sōhei* de la nature avait la réputation d'être un peu toquée, on l'avait abandonnée quelque part dans les Indes — charge à elle de se débrouiller avec les hordes sauvages qui s'agitaient là-bas. Ses confrères pouvaient ainsi se concentrer sur les deux beaux pays des Contrées asiatiques, et profiter grassement de leurs avantages.

Dans les faits, les *Sōhei* ne servaient pas à grand-chose au quotidien. Ils avaient certes des pouvoirs magiques comme n'importe quel mage, mais, puisque leur monde était en paix, ils n'avaient pas souvent l'occasion de les utiliser. Kako, lui, présentait l'avantage de pouvoir se promener dans le temps. Bien entendu, il ne pouvait pas voir ce que serait l'avenir dans deux mille ans (bon sang, quel bond ce serait !) ni revenir aux origines de l'humanité. En revanche, il pouvait fouiller dans le passé lorsqu'il savait précisément quel événement rechercher, et entrevoir les futurs possibles. Ces derniers changeaient souvent. En effet, les hommes disposaient de leur libre arbitre et pouvaient subir n'importe quel accident qui mettrait fin à leur carrière prometteuse. Ils écrivaient l'histoire tous les jours. Un type voulait prendre le pouvoir par la force ? Il suffisait qu'il meure « accidentellement » le lendemain pour que cette possibilité d'avenir se referme.

Kako était un *Sōhei* important. On ne devenait pas *Sōhei* comme ça, il fallait avoir des « capacités ». La liste des *Sōhei* n'était d'ailleurs pas déterminée, et leurs pouvoirs dépendaient des individus. Autrement dit, si le vieux Kako venait à mourir, cela ne signifiait pas qu'un autre *Sōhei* du temps allait apparaître dans la seconde. Les *Sōhei* sur le départ devaient rechercher un héritier potentiel, voir s'il était apte à maîtriser de possibles pouvoirs magiques, puis l'entraîner jusqu'à ce qu'il devienne l'un des mages les plus redoutables de ce monde.

Plusieurs aspirants s'étaient déjà présentés à Kako, mais le vieillard les avait tous envoyés promener. Il cherchait un type exceptionnel, et non un étudiant « un peu mieux que les autres » ! Car il aspirait à créer une grande destinée, apte à faire face aux événements qui se profilaient à l'horizon. Kako le savait, ce monde était sur le point de changer, et ce du fait d'un seul être. S'il n'agissait pas rapidement, s'il ne préparait pas un *Sōhei* remarquable,

alors l'univers tout entier courrait à sa ruine. Il n'inventait rien, c'était sa shamane qui l'avait prédit !

Et puis, il fallait un *Sōhei* assez fort pour imposer le respect de tous. Ici, les criminels étaient rares, voire inexistants. On avait inventé la guerre pour que les hommes violents puissent se purger de leurs passions. Cependant, Kako avait remarqué qu'elle ne suffisait plus. Des crimes d'esprits se commettaient, des mensonges, des vols, des manipulations. Ceux-ci étaient intolérables. Tous les mécréants qui les commettaient devaient être punis !

Et l'un d'entre eux méritait tout particulièrement de l'être. Ce n'était rien de plus qu'un *tasha*, l'une de ces sales créatures qui pullulaient dans le Japon et souillaient la surface de ce pays. Un enfoiré, une sale petite pute du nom de Samboutsu, que Kako haïssait au plus haut point. Celui-là ne savait pas rester à sa place : malgré son appartenance aux démons inférieurs, cette sale petite peste avait réussi à intégrer les forces bouddhiques par la ruse. Il était désormais protégé par les lois religieuses. Alors, on l'avait accusé du vol de documents sacrés pour avoir un prétexte légitime pour l'arrêter, et lancé des ninjas à ses trousses. Malheureusement, on n'avait pas pu l'attraper jusqu'à présent. Il se cachait bien et savait se défendre. Quelle saloperie !

Les Contrées asiatiques avaient la réputation d'être un pays très paisible. Peu de créatures autres que les humains y vivaient. On dénombrait encore quelques *yōkai*, des petits démons japonais que l'on peut comparer à des farfadets, mais ceux-ci vivaient très souvent cachés dans les montagnes. Ils n'apparaissaient jamais en ville. Les autres créatures notables étaient les *tasha*. On racontait qu'il s'agissait d'anciens démons, que Dieu, dans sa lutte contre le mal, avait punis en les transformant en hommes. C'était ridicule, car il existait dans le royaume des Vikings des fées, et personne ne disait d'elles qu'il s'agissait d'étoiles punies. Il existait plusieurs formes d'humanoïdes, voilà tout.

Les *tasha* servaient généralement de serviteurs, voire d'esclaves aux hommes, en fonction de leur étrangeté. Plus leur physique était différent, plus ils étaient rabaissés et humiliés. On pensait qu'ils descendaient de démons puissants. Il fallait les mater.

Les *tasha* étaient reconnaissables à leur peau bleutée, à la nuance très variable selon les individus. Des dessins semblables à des tatouages ornaient leur corps. Les *tasha* semblaient tous jeunes et dynamiques, malgré la malnutrition qu'ils subissaient. Leur espérance de vie était théoriquement plus longue que celle des hommes. Heureusement, les mauvais traitements qu'on leur infligeait permettaient de résoudre cette injustice de la nature.

La vie était sévère pour les *tasha*. La province la plus dure à leur égard se situait au sud du Japon. Au centre, ça allait encore. Il fallait avouer que les *tasha* n'y étaient pas trop nombreux. Tant mieux, pensait Kako. Il n'avait guère envie de tomber sur « ça ».

Le vieux Kako fit une halte quelques instants plus tard. Son serviteur lui présenta une collation, qu'il accepta. Il lui fallait trouver un temple pour la nuit. Rien de tel que ces endroits pour se requinquer ! On y était au calme, et puis c'était gratuit. La route avait été longue, aujourd'hui, surtout pour un homme de son âge. Le jeune larbin le regardait avec une pointe de pitié. Comme s'il devinait les pensées, le serviteur désigna du doigt une direction, et dit :

« Il y a un temple là-bas, monsieur. Nous pouvons nous y arrêter pour la nuit, si vous le souhaitez.

— Quel est le nom de ce temple ?

— Omoinaosu. Ce n'est pas très grand, mais confortable. J'y passe assez souvent. Ils sont sympas.

— Qu'étudient les élèves, là-bas ?

— La calligraphie, monsieur.

— Naturellement... Tous les temples étudient la calligraphie. »

Kako termina sa collation dans le silence, puis fit comprendre à son serviteur qu'il irait là-bas. Ça l'ennuyait un peu de devoir dormir dans un temple. Les moines l'agaçaient, à lui présenter toujours leur meilleur élève en espérant qu'il le prenne comme disciple. Généralement, ces gamins étaient des nuls, mais un peu moins que les autres, tout de même. Bon sang, où se cachait-il, cet être exceptionnel que Kako attendait ? Dix ans qu'il le cherchait ! Dix ans d'échec. Le seul étudiant intéressant qu'il avait rencontré était mort deux mois plus tard d'une chute. Un *yōkai* l'avait, paraît-il, poussé du haut d'une falaise. Encore une sale espèce, qu'il aurait mieux fallu éradiquer !

Les deux voyageurs arrivèrent à Omoinasu en début de soirée. Il leur fut fait un accueil chaleureux. Kako préféra taire son identité, et prétendit n'être qu'un simple moine itinérant. Personne ne fut dupe, mais son humilité fut appréciée. On lui servit un solide repas et lui attribua la plus belle des chambres du temple. Le lendemain, Kako repartit dès l'aube, sans même un remerciement.

Kako pouvait sembler être un individu brutal et sans cœur. Il ne fallait pas se méprendre : le vieux *Sōhei* avait simplement des missions qu'il estimait être plus urgentes que de fraterniser avec ses semblables. Combien de temps lui restait-il à vivre ? Quelques mois, voire au mieux quelques maigres années. Des gouttelettes d'eau, face à l'océan de l'éternité. Il devait agir vite s'il voulait intervenir à temps sur le cours de l'Histoire.

Ah, vanité, vanité ! Tout n'est que vanité.

3.

Soen balayait l'allée pour la troisième fois de la journée. Il fallait que le temple soit impeccable. Après un été splendide, l'automne était en avance dans la région. Les disciples avaient beau essayer de retirer les feuilles du jardin, elles revenaient sans cesse, comme pour apporter de la fantaisie en ce lieu étrié. Certains aspirants avaient essayé d'expliquer à leur maître qu'il leur était impossible de tenir l'endroit impeccable, mais ils s'étaient entendu rétorquer que cette tâche leur apprendrait la patience. Les disciples s'étaient donc remis à l'ouvrage en soupirant.

De temps à autre, Soen jetait de petits coups d'œil discrets vers le portail qui marquait l'entrée du saint lieu, comme s'il espérait l'arrivée d'un visiteur. Ah, si quelque chose pouvait rompre un peu la monotonie du temple ! Lorsqu'il était plus jeune, il s'était pris quelquefois à rêver qu'il s'en échappait. Seulement, son fantasme avait vite coupé court, car le jeune homme n'avait jamais su ce qu'il ferait une fois dehors. Partir, c'est bien, mais que lorsqu'on a un but, un lieu où se rendre, une maison dans laquelle rentrer !

Comme bon nombre des aspirants d'ici, Soen n'avait pas de parents. Il était très certainement issu d'une famille pauvre, qui l'avait confié au temple pour avoir une bouche de moins à nourrir. La vie dans la campagne des Contrées asiatiques était rude, et le taux de mortalité infantile élevé. Seuls les temples pouvaient garantir la survie de la progéniture paysanne. Ils constituaient, en quelque sorte, les nourrices de ce pays. Les enfants grandissaient, devenaient des adolescents. Les temples les employaient pour de menus travaux, comme le jardinage ou du bricolage, lorsqu'ils savaient que les pensionnaires étaient voués à partir rapidement. S'ils restaient plus longtemps, on leur faisait faire des travaux artistiques, dont l'apprentissage était plus long. Ces ouvrages se vendaient bien auprès des touristes, surtout ceux des territoires du centre du monde. On les exportait. C'est pourquoi plusieurs temples des alentours d'Edo s'étaient spécialisés dans la calligraphie, au grand désespoir de Kako. Ce commerce pouvait sembler peu honorable, mais il permettait à des dizaines de gamins de survivre.